



Présentation

Ce dense numéro 6 de la Revue d'Études Décoloniales s'est fait attendre en raison d'une réorganisation interne de nos équipes éditoriales et scientifiques, ainsi que d'un changement de plateforme virtuelle. Malgré cela, notre dynamique de recherche collective internationale et nos engagements pour une réflexion sur les contours d'une décolonialité globale demeurent intacts.

Dans notre section thématique, nous avons voulu montrer l'ampleur des propositions pratiques décoloniales dans une variété de champs, relations et productions de savoir. En effet, comme nous l'annoncions dans l'appel à communications, la littérature décoloniale se constitue en galaxies et en collectifs d'argumentation qui mobilisent des outils théoriques complexes. La réception sceptique francophone est d'ailleurs surprenante lorsqu'elle dépeint les études décoloniales comme étant très simplistes ! Or, il devenait nécessaire d'évaluer les conditions d'applicabilité de certaines de ces orientations théoriques. Par ailleurs, dans un contexte francophone particulièrement difficile et violent, avec des caricatures et attaques à répétition de la pensée décoloniale, nous avons voulu présenter quelques apports pratiques de cette critique radicale, qui est loin d'être sédimentée par une logique moralisante, victimaire ou identitaire. En effet, ces théories révèlent toutes d'un inconfort épistémologique vis-à-vis de l'étroitesse que constitue la centralité et la répétition de récits, pratiques, discours et théories eurocentrées. Dans leur contribution, Rachele Borghi et Carolina Topini dénoncent notamment les récits fantasmés, anhistoriques et univoques du féminisme hégémonique blanc qui n'intègre pas les connaissances et expériences des femmes non-blanches et non-occidentales.

A l'inverse, les contributions retenues dans ce numéro sont transnationales, relèvent de différents champs disciplinaires et recouvrent plusieurs pratiques sociales et dimensions de la vie. Il convient de souligner plusieurs aspects :

Premièrement, **la très forte représentativité de contributeur·ice·s venant du Brésil ou d'autres contextes africains et lusophones** montre l'ampleur du tournant décolonial en train de s'effectuer dans ces pays.

Deuxièmement, **l'attention portée à l'enseignement et la pédagogie** par plusieurs contributeur·ices rend compte de la détermination des prochaines générations à mettre en œuvre des politiques et méthodes d'inclusion de savoirs et de savoirs-faires pour un enrichissement pluriversel.

Dans ce sens, Hariel Revignet propose de manière pratique au travers d'un film et d'une expérience afro-indienne, un regard artistique et culturel au sujet de pratiques rituelles afro-diasporiques et *indígenas*. Se réclamant d'une perspective décoloniale, l'auteure-artiste, rend visible des pratiques culturelles marginalisées, et construit une pertinente alliance entre cultures africaines, afro-descendantes et *indígenas*. Une telle démarche illustre les possibilités d'une décolonialité du savoir, du pouvoir et de l'être.

Depuis l'Université de l'intégration internationale de la lusophonie afro-brésilienne (UNILAB), Caterina Alessandra Rea présente le travail mené avec ses étudiant·e·s pour relocaliser la généalogie de la théorie *kuir* dans l'expérience de corps non-blancs rendus vulnérables par le fait d'habiter précairement les *fronteras*. Cette notion, reprise à Gloria Anzaldúa, sert de métaphore aux rapports de domination. Contre les critiques d'un courant paternaliste de la gauche qui accuse les études décoloniales de détourner les classes populaires de leurs intérêts de classe, cet exemple montre, au contraire, que celles-ci les revendiquent pour elles-mêmes comme outils d'émancipation. En effet, la « *conciencia mestiza* » d'Anzaldúa, en tant que « conscience aigüe de l'intersectionnalité », permet aux personnes *queer* de construire des ponts pour traverser ces frontières.

Dans l'État de Pernambuco, toujours au Brésil, Vera Lúcia Santos Alves et Moab Duarte Acioli montrent, à partir d'une étude de cas, la pertinence de l'insertion d'une écolinguistique *indígena Pankararu* dans l'enseignement de base de ces communautés permettant de décoloniser l'enseignement étatique qui ne prend pas assez en compte la spécificité culturelle. Cette pertinente contribution revient sur l'existence d'un enseignement *indígena* inscrit dans la relation entre la Terre et l'Homme et mis à l'œuvre par certains enseignants *Pankararu*.

De la même manière Jamile Nascimento Santos et Elis Cristina Fiamengue, depuis le sud de Salvador de Bahia, montrent comment l'État brésilien a imposé un modèle éducatif colonisateur qui ne prend pas en compte les spécificités des réalités rurales locales. C'est au travers de mouvements sociaux, notamment la lutte pour l'accès à la terre, que les populations ont réussi à contrecarrer ces politiques et à faire émerger un autre type d'espace éducatif contre-hégémonique où la communauté rurale a toute sa place, car elle est partie prenante des décisions et des contenus éducatifs.

Gustavo Henrique Gandra, Andréia Firmino de Sousa et Renato de Oliveira Dering soulèvent un aspect particulier de l'enseignement: celui des curricula et partent du constat de l'absence de l'insertion de contenus relatifs au droit au Brésil. Leur hypothèse est de voir dans l'apport de notions juridiques dans le processus scolaire une proposition décoloniale, car il permet aux sujets de reconnaître leurs contextes et peut donner du sens et re-signifier leurs relations contre la structure de pouvoir qui s'établit dans cet espace et dans la société. Cette contribution revient sur la forme de colonialité de pouvoir exercée dans le cadre scolaire, et propose d'y voir la garantie juridique d'avoir accès à des connaissances spécifiques et critiques permettant ainsi d'inclure tous les sujets : un droit à la pluriversalité.

Ana Otero de Oliveira Mendonça se situe dans une réflexion méthodologique et pratique de l'activité de recherche. À partir de son travail autour de la question du corps au sein des communautés *indígenas* et particulièrement de ses échanges avec des penseurs *indígena*, elle pose l'enjeu d'un décentrement du « je » dans la recherche

scientifique. Un tel décentrement implique la prise en compte des référents et savoirs culturels « autres » (indígena). Aux confluences d'une réflexivité et d'un récit sur son expérience, l'auteure propose de voir en la décolonialité, une approche théorico-méthodologique permettant une orientation dialogique et ouverte sur le divers.

Jozelma de Oliveira Ramos propose d'aborder une expression de la décolonialité dans la littérature au travers la nouvelle *l'Arbre des mots* (2004) de l'écrivaine portugaise Teolinda Gersão. Au travers les récits et itinéraires de la narratrice entre le Mozambique et Portugal, cette contribution propose d'y déceler les effets psychiques et intenses de la colonialité. La décolonialité symbolique dont l'auteure fait état s'exprime au travers du basculement du rôle colonial de la nourrice noire à celle de la mère pour la narratrice qui psychanalytiquement restaure un équilibre réparateur.

Troisièmement, nous voulions souligner **la participation majoritaire de contributrices à ce numéro**. Sans céder à un réflexe tokéniste selon lequel la seule représentation des femmes suffit à rétablir la balance inégalitaire des sexes, nous constatons néanmoins que ces contributions permettent de diffuser des expériences et épistémologies qui n'auraient pas vues le jour autrement. Par exemple, le texte de Raísa Inocêncio s'appuie sur l'épistémologie des « expertises sauvages » d'Elsa Dorlin pour désaltérer la figure coloniale-patriarcale de Vénus. Concrètement, il s'agit de remettre l'expérience érotique des femmes au cœur de leur processus d'émancipation.

Quatrièmement, **deux textes d'anthropologues/ethnographes présentent un questionnement décolonial à partir d'expériences empiriques/pratiques, depuis des contextes multisitués dans l'Atlantique du Sud**. Ces textes nous paraissent d'autant plus utiles que bon nombre de représentant·e·s de l'anthropologie demeurent sceptiques vis-à-vis des études décoloniales. Ainsi, à partir d'une recherche de terrain en Angola, Mille Caroline Rodrigues Fernandes fait dialoguer les rives de ce pays avec celles du Brésil et tente d'opérer, d'une part, une relecture de l'ethnographie héritée de l'Occident à partir des paradigmes de la théorie décoloniale et, d'autre part, de montrer l'influence des peuples Kongo-Angola dans la formation des *kilombos* au Brésil. Mi Medrado, quant à elle, observe depuis une recherche entre Angola et Brésil, les effets et enjeux coloniaux des industries des médias et de la mode brésilienne sur l'Angola. Elle propose d'insérer dans les études sur la mode et les médias une critique décoloniale permettant de déconstruire les lieux d'énonciation coloniaux et de racialisations.

Enfin, la présence d'une contribution de Rachid Benbih sur la mise en pratique d'un questionnement décolonial chez l'auteur égyptien Abdelwahab El-Messiri permet d'enrichir la réflexion décoloniale globale et montre un aspect peu connu des études décoloniale, le versant africain. Au même moment que se développaient les premiers textes fondateurs en Amérique latine et dans les Caraïbes, on assistait également en Afrique du Nord à l'apparition de discours contre hégémonique de type décolonial.

Ce numéro est donc une illustration des défis de penser nos mondes en commun et de déconstruire certaines formes hégémoniques de discours et de représentations. Depuis la RED, nous vous souhaitons une bonne lecture !